

**À l'école des écrivains, des mots partagés**  
**Compte-rendu de mes interventions au collège Terre-Sainte**  
**Saint-Denis de la Réunion**

Fabrice Vigne  
mardi 21 avril 2009

1) En amont

Mon séjour à la Réunion a eu lieu du 4 au 14 avril 2009. Durant cette période se sont insérées quatre journées d'interventions au collège Terre-Sainte de Saint-Denis de la Réunion, pour un total de 16 heures de présence dans l'établissement, auprès de deux classes de quatrième. Je n'ignore pas que cette somme est très supérieure à la durée prévue par le protocole «**À l'école des écrivains**» (6 heures seulement, dans une seule classe) mais je précise que le planning a été concerté entre les enseignantes et moi-même, et c'est au vu du remarquable travail préparatoire des classes, que j'ai accepté de très bon gré ce « zèle ».

Je remercie chaleureusement les deux enseignantes, Nadège Rob et Edwige Majou, ainsi que la documentaliste, Odette Hoareau, pour leur accueil du jour J, mais surtout pour ce travail en amont, à J moins x.

Le livre retenu, *Les Giètes*, est un roman difficile, et je ne m'attendais pas à ce que chaque élève l'ait lu en *in extenso*... De fait, si peu l'avaient fait (la plupart dans une classe, mais seulement une élève dans l'autre), tous en avaient une excellente connaissance. L'approche des enseignantes étaient parfaitement pertinente, tant dans leur « enquête » sur ma personne (les classes avaient, de façon ludique semble-t-il, cherché à dresser mon portrait en glanant des informations sur Internet) ; que dans leur façon de collaborer l'une avec l'autre (méthode traditionnelle du « défi lecture ») ; que, surtout, dans leur analyse du livre (fait remarquable : l'une des classes a bénéficié, pour une meilleure compréhension de mon roman, d'un cours spécial sur l'histoire du communisme au XXe siècle, dispensé par leur professeur d'histoire-géo – cette judicieuse collaboration interdisciplinaire constitue une réussite en elle-même, et une preuve de l'implication et de la motivation des adultes encadrants)...

C'est pourquoi je considère que, à mon arrivée dans le collège, la moitié du travail était déjà accomplie. J'étais attendu de pied ferme.

2) Spécificités réunionnaises

L'île de la Réunion, pour être fort dépaysante, n'en est pas moins la France. Et lors de mon premier contact, j'ai ressenti très fort ce double et paradoxal visage : très exotique, très familier. Nous sommes dans les tropiques, en plein océan indien, dans une chaleur moite et sous la queue d'un cyclone, sur un paysage abrupt taillé par l'histoire volcanique, à la végétation intensément proliférante... Et pourtant, derrière les palmiers, quand j'ai aperçu le gros bloc de béton bleu et jaune, j'ai pensé : « Ça, ça ressemble à un collège bien français. Je suis donc arrivé. »

Dualité que j'ai à nouveau vérifiée auprès des élèves : les adolescents sont à la fois partout les mêmes (et je ne les ai pas abordés de façon sensiblement différente à mes rencontres scolaires en métropole), et pourtant ici façonnés par une identité particulière, irréductible à la seule République, créole autant que française – sans conflit apparent. Du reste, tout mon séjour réunionnais m'a laissé, et ce ne fut pas mon moindre profit, cette impression globale de mosaïque, de coexistence culturelle, religieuse, ethnique – sans conflit. Une utopie, presque.

Outre la complexité propre du livre, certaines idiosyncrasies sociales réunionnaises n'ont pas, pour ces jeunes gens et jeunes filles, joué en faveur d'une immersion aisée dans mon roman. Par exemple, une scène clef du livre a lieu pendant le passage à l'heure d'été, lorsqu'il faut, à la fin du mois de mars, avancer les aiguilles de toutes les pendules de la maison... Or, le changement d'heure n'existe pas sur l'île ! L'heure y est constante toute l'année. Autre hiatus, moins anecdotique et plus profond : les maisons de retraite, et autres foyers pour personnes âgées, sont fort peu répandues à la Réunion, où les anciens, les *gramounes* comme l'on dit en créole, vivent de façon plus autonomes et parfois, selon un modèle raréfié en métropole, sans quitter le foyer familial. Or, ces lieux pour vieux sont au cœur de mon roman, et ce décor nécessitait une explication à part entière.

Inversement, une spécificité réunionnaise a permis, de façon inattendue, un moment évident de communication entre les élèves et moi, une affinité naturelle et instantanée, l'une de ces ouvertures très stimulantes où la rencontre devient un authentique échange. Je leur expliquais que, en soumettant mon manuscrit à l'éditeur, je lui avais spécifié que je tenais absolument à ce titre-là, *Les Giètes*. Imposer en guise de titre un mot que ne connaît pas la langue française n'était pas gagné d'avance... Ce mot est issu d'une langue régionale à peu près morte, mais je plaçais en sa faveur, arguant que toute langue, fût-elle régionale, fût-elle à peu près morte, a sa propre dignité, parce qu'elle a sa propre poésie. Prononçant ces mots à une assemblée d'enfants, en réalité je prêchais des convaincus, ou plutôt je théorisais clairement ce qui était, dans leurs esprits, une pratique quotidienne : les enfants réunionnais sont tous bilingues, le créole étant leur langue maternelle, et le français « seulement » celle qu'ils apprennent à l'école, comme dans nos campagnes, du temps de ma grand-mère et de ses *Giètes*... La dignité et la poésie d'une langue qui n'est pas celle de la République jacobine, ils savaient très bien cela.

### 3) Déroulé des quatre séances

Premier jour : simple prise de contact en présence des deux classes rassemblées, présentation individuelle de chacun. Cette informelle et sympathique séance introductive a eu lieu à l'heure du déjeuner, de 12h à 14h, un pique-nique remplaçant la cantine.

Deuxième jour : trois heures avec chacune des deux classes, où j'ai surtout parlé seul, soit six heures de *one man show*. Ils avaient préparé une série de questions, portant sur *les Giètes*, sur d'autres livres, sur la façon dont j'écris, ou bien sur ma vie plus ou moins *privée*. Les questions des deux classes se recoupaient parfois, inévitablement, mais présentaient aussi des variations intéressantes, qui m'ont évité l'impression de me répéter. Ainsi, l'une des deux classes était manifestement plus intéressée par un autre de mes romans, *TS*, et par conséquent je leur ai presque autant parlé de celui-ci que des *Giètes*, dont ils se sentaient plus éloignés. L'une des classes m'avait en outre concocté un questionnaire d'un autre genre, pour tester mes connaissances sur la Réunion, ce qui a créé un plaisant renversement de situation : je

n'étais soudain plus là pour étaler ma science, mais pour dire des grosses bêtises de « Zoreil » devant un public qui en savait plus long que moi. Ils ont bien ri...

Troisième jour : mise en route de l'atelier d'écriture. Autre bonne idée des enseignantes : faire travailler leurs élèves à *la manière des Photoromans* (collection où est paru *Les Giètes*), c'est-à-dire écrire à partir de photographies. Chaque classe a écrit une sorte de roman polyphonique, dont chacun des chapitres était narré, à la première personne, par un personnage distinct, incarné par un ou plusieurs élèves. En guise de matériau primaire, les élèves d'une classe ont apporté de chez eux des photos de leurs grands-parents, tandis que ceux de l'autre ont pris eux-mêmes des photos numériques de certains points de vue du collège même (afin de, comme il est dit dans le livre, *le regarder au lieu de seulement le voir*) ; l'écriture entreprise ensuite, découlant de ce que l'on ressentait devant ces clichés spécifiques, appartenait à deux genres très différents, mélo familial pour la première classe, polar « whodunit » pour l'autre. Le nombre d'ordinateurs dans le CDI a permis que tous les élèves d'une seule classe travaillent en même temps, mon rôle consistant à passer de l'un à l'autre pour lire leur travail, vérifier la cohérence, et donner quelques conseils.

L'enthousiasme était palpable, et dépassait même les attentes des enseignantes. L'une d'elle m'a confié, ébahie : « c'est la première fois depuis le début de l'année scolaire qu'ils oublient de sortir en récréation quand sonne l'heure... »

Quatrième jour : aboutissement, réunion finale des deux classes, pour une présentation mutuelle du résultat de l'atelier d'écriture. Chaque chapitre des deux romans a été lu à haute voix par les élèves qui en étaient les auteurs.

Au préalable, les deux classes de 4<sup>e</sup> m'avaient été signalées, schématiquement, comme une « bonne » (classe *bilangue* dite *européenne*) et une « mauvaise » classe (travail scolaire difficile, absentéisme, rupture flagrante avec l'écrit). Cependant, j'ai pu constater que l'une comme l'autre avaient avancé, pas au même endroit, pas à la même vitesse, mais sur le même chemin.

Les deux classes (et d'abord leurs enseignantes) ont pleinement joué le jeu, ont accepté ma présence et m'ont « utilisé » à fort bon escient, passant à mon égard d'une simple quoique dévorante curiosité à une authentique volonté de travailler avec moi. La dernière séance, où les élèves ont pu présenter et lire leurs écrits à leurs camarades fut à cet égard représentative de la joyeuse émulation qui a marqué l'ensemble du déroulé, et a profité à chacun. Je ne puis tirer de l'opération qu'un bilan extrêmement positif. Il me semble qu'il en va de même pour les autres parties en présence...

Un post-scriptum est prévu : les enseignantes savent qu'elles peuvent utiliser mon adresse électronique si elles ou leurs élèves souhaitent garder le contact.

#### 4) En guise de conclusion

Un journaliste du quotidien local est venu au collège couvrir « l'événement » - car, sans me vanter, j'étais un événement.

Dans l'article publié, une élève interviewée déclare : « J'ai découvert qu'un écrivain, c'était une personne normale. Sauf qu'il écrit. » Dans sa simplicité, cette phrase me semble extraordinairement juste, et me voilà content si c'est là l'impression que cette jeune fille aura retenu de mon passage. L'intervention d'un écrivain, en chair, en os et en paroles, dans un milieu scolaire ne vise pas prioritairement à démystifier quelque statut imaginaire de l'auteur

auréolé de je ne sais quelle grâce surnaturelle ; malgré tout, sans explicitement infirmer ni confirmer ce statut d'exception, l'intervention de l'écrivain incarne brièvement la littérature, et ce faisant elle *montre* que l'écriture est avant tout un geste, un travail : trivial au moins autant que sublime. Les enfants ont appréhendé ce travail, ses règles et ses libertés, ses patiences et ses joies. Ils s'y sont frottés à leur tour, ils ont *travaillé*. Ce n'est que lorsque j'ai constaté que cet objectif « pédagogique » était atteint que j'ai réalisé qu'il était bien celui qu'il fallait atteindre.

Le dernier jour, je leur ai dit, avant de prendre congé : « Vous vous êtes mis à écrire. Cela ne signifie pas que vous êtes tous devenus des écrivains, vous le faire croire serait pure démagogie... La littérature n'est pas *tout à fait* cela... On vous a demandé d'écrire et vous avez écrit, tandis que l'écrivain, personne ne lui demande rien, c'est l'une des seules différences, elle est mince, peu importe... Quoiqu'il en soit, de même que la pratique d'un instrument en amateur permet de mieux écouter la musique, cette petite pratique d'écriture que nous avons cherchée ensemble vous permettra de mieux lire. Voilà tout ce que je vous souhaite. »